

L'homme aux oreilles grandissantes

Ignácio de Loyola Brandão et Daniel Pigeon

Numéro 76, automne 1999

La littérature brésilienne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Loyola Brandão, I. & Pigeon, D. (1999). L'homme aux oreilles grandissantes. *Nuit blanche*, (76), 47–47.

L'homme aux oreilles grandissantes¹

Traduit du portugais par Daniel Pigeon

Il était en train d'écrire lorsqu'il sentit ses oreilles s'alourdir. Il n'y vit qu'un signe de fatigue. Après tout, il était vingt-trois heures, il faisait des heures supplémentaires. Commis de bureau d'une compagnie de tissus, célibataire, trente-cinq ans, maigre salaire. Travailler ainsi lui donnait l'occasion de se renflouer. La sensation de pesanteur s'intensifia. Il porta la main à ses oreilles. Saisi d'effroi, il se rendit compte qu'elles grandissaient. Elles devaient avoir environ dix centimètres. Molles, comme celles des chiens. Il se précipita aux toilettes. Ses oreilles, maintenant à la hauteur de ses épaules, continuaient de grandir. Il écarquilla les yeux. Elles se développaient, atteignaient maintenant sa taille. Fines, longues, ridées, comme des émincés de viande. Il se mit à la recherche d'une paire de ciseaux. Peu lui importait la douleur, il fallait les couper. Rien à faire, les tiroirs des bureaux des employés étaient fermés à clef. L'armoire à fournitures aussi. Le mieux était de courir jusqu'à la pension et de s'y enfermer avant qu'il ne lui fût plus possible de marcher dans la rue. S'il avait eu un ami ou une amoureuse, il serait allé lui montrer ce qu'il lui arrivait. Mais le commis ne connaissait personne, mis à part les collègues de bureau. Des collègues, et non des amis. Il déboutonna sa chemise, y dissimula ses oreilles et s'enroula une serviette autour de la tête, comme s'il était blessé.

Lorsqu'il arriva à la pension, ses oreilles sortaient par le bas de ses pantalons. Il se déshabilla et se coucha, désireux à tout prix s'endormir et oublier. Et s'il allait chez le médecin ? Un oto-rhino-laryngologiste. À cette heure aussi tardive ? Il regardait le plafond blanc, incapable de penser. Désespéré, il sombra dans le sommeil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit, au pied du lit, un amas de chair d'une trentaine de centimètres. L'organe avait grossi et s'était enroulé comme un serpent. Il tenta de se lever. Difficile, car il devait aussi soulever ses oreilles. Elles étaient lourdes ; il resta au lit. Il sentait ses oreilles grandir. Cela le chatouillait. Et le sang irriguait cette chair nouvelle, les nerfs, les muscles, la peau se formant, tout cela rapidement. À seize heures, les oreilles recouvraient totalement le lit. Le commis sentit la faim et la soif. À vingt-deux heures, son estomac criait famine. La chair s'était répandue au-delà du lit. Le commis s'endormit.

Il fut réveillé durant la nuit par le bruissement de ses oreilles grandissantes. Il se rendormit de nouveau et, lorsqu'il ouvrit les yeux le lendemain matin, elles avaient envahi la chambre. Partout. Au-dessus de l'armoire, sous le lit, dans le lavabo, elles forçaient même la porte de la chambre. À midi, la porte céda ; elles sortirent dans le couloir et, deux heures plus tard, l'emplissaient totalement. Elles inondèrent l'édifice. Tous les pensionnaires s'enfuirent, alertèrent la police, les pompiers. La chair atteignit la cour, et bientôt, la rue.

Des bouchers arrivèrent, armés de couteaux, de haches et de scies à main. Ils passèrent la journée à couper et à accumuler la viande que le préfet fit distribuer aux pauvres. Les habitants des bidonvilles vinrent, les organisations humanitaires, les communautés religieuses, les restaurateurs, les vendeurs ambulants de grillades et les maîtresses de maison. Tous arrivaient, paniers au bras, chariots, charrettes, camionnettes. La population entière prit sa part de chair d'oreille. Un administrateur apparut, hygiène oblige, sacs de plastique en main. Il organisa des files d'attente, distribua des rations.

Et lorsque chacun eut emporté sa portion de viande pour cette journée, ainsi que pour les jours suivants, on commença à stocker la marchandise. On remplit silos, congélateurs, réfrigérateurs. Et lorsque l'on n'eut plus d'endroits où entreposer la chair d'oreille, on fit appel aux autres villes. Arrivèrent de nouveaux bouchers. Et les oreilles grandissaient, grandissaient. Et les bouchers dépeçaient, dépeçaient... Vinrent d'autres bouchers pour remplacer ceux qui étaient à bout de force. Et la ville ne pouvait plus supporter la chair d'oreille. La population demanda au préfet de trouver une solution. Et le préfet au gouverneur. Et le gouverneur au président.

Alors qu'on ne trouvait aucune solution, un gamin, dans la rue débordante de chair d'oreille, dit à un policier : « Pourquoi ne tuez-vous pas le monsieur des oreilles ? » **NE**

1. « O homem cuja orelha cresceu », nouvelle extraite de *Cadeiras Proibidas*, Global Editora, São Paulo, cinquième édition, 1988.